

SND présente
Une coproduction déléguée **WY PRODUCTIONS - SND**

L'abbé PIERRE

- Une vie de combats -

Un film de
Frédéric **TELLIER**

Avec

Benjamin **LAVERNHE**
de la Comédie-Française

Emmanuelle **BERCOT**

Michel **VUILLERMOZ**

Durée : 2H18

Au cinéma le 8 novembre 2023

DISTRIBUTION

SND GROUPE M6
Lucie de Chevigny
lucie.de-chevigny@snd-films.fr
01 41 92 79 33

RELATIONS PRESSE

BUREAU DE DOMINIQUE SEGALL
Apolline Jaouen
apolline.jaouen@gmail.com
06 84 94 10 67



SYNOPSIS

« Né dans une famille aisée, Henri Grouès a été à la fois résistant, député, défenseur des sans-abris, révolutionnaire et iconoclaste. Des bancs de l'Assemblée Nationale aux bidonvilles de la banlieue parisienne, son engagement auprès des plus faibles lui a valu une renommée internationale. La création d'Emmaüs et le raz de marée de son inoubliable appel de l'hiver 54 ont fait de lui une icône. Pourtant, chaque jour, il a douté de son action. Ses fragilités, ses souffrances, sa vie intime à peine crédibles sont restées inconnues du grand public. Révolté par la misère et les injustices, souvent critiqué, parfois trahi, Henri Grouès a eu mille vies et a mené mille combats. Il a marqué l'Histoire sous le nom qu'il s'était choisi : l'abbé Pierre »

Entretien avec
FRÉDÉRIC TELLIER

Qu'est-ce qui vous a conduit à réaliser un film sur l'abbé Pierre ?

Avec les producteurs du film, nous réfléchissions à un sujet. Et nous avons évoqué l'abbé Pierre.

Cette histoire, ce récit possible ne me semblait pas venir de nulle part. Il pouvait s'inscrire dans le prolongement des films que j'ai pu réaliser. Me permettre de creuser le sillon. Je ne cesse de m'interroger sur le sens du mal, et la force de la vie. Sur le conditionnement de nos vies. Pourquoi lui aura de la chance, et lui non. Pourquoi elle souffrira, et pas elle. La solitude, les injustices, sont-elles interchangeable ? Répare-t-on le mal qui nous frappe en pleine figure, ou le transforme-t-on ?

Spontanément, des points « m'intéressaient » chez l'abbé, au-delà évidemment de l'icône qu'il représente, à commencer par son côté révolutionnaire.

Et puis aussi des souvenirs d'enfance ont resurgi chez moi : l'émotion avec laquelle un membre de ma famille m'avait raconté qu'il avait assisté à une conférence de l'abbé, par exemple. Mais tout ça ne suffit pas à faire un film. Alors avant d'écrire, je commence par lire tout ce que je trouve – livres, articles... – sur l'abbé.

Et quand parvenez-vous à trouver la colonne vertébrale de votre film ?

Ça va prendre du temps. Beaucoup de temps. Au point d'inquiéter les producteurs à qui je n'ai rien eu de concret à faire lire pendant presque un an. Car tout ce que je lisais relevait peu ou prou uniquement de l'hagiographie, voire de légendes écrites par l'abbé lui-même ou ses proches. Moi ce qui m'intéresse, ce qui intéresse les spectateurs je crois, c'est comment un être humain a pu accomplir tout ce que l'abbé a accompli ? Qu'est-ce qu'il s'est passé en lui ? Où est-ce qu'il a dérapé ? Est-ce qu'il s'est senti seul ? A-t-il eu peur ? A-t-il douté ? À quel moment s'est-il cassé la figure ? Comment l'a-t-il vécu ? S'en est-il remis ? Je ne trouvais nulle part les réponses à ces questions. Je ne voyais donc pas comment aller au-delà du symbole déjà archi connu. Ce que je cherchais c'était un abbé Pierre, réaliste, concret, réel. Pas une icône. Pas une légende.

Et là, Laurent Desmard (Secrétaire particulier de l'abbé pendant 15 ans et président de la Fondation Abbé Pierre) que les producteurs m'ont présenté, a été décisif. J'ai passé énormément de temps avec lui. Il m'a raconté des moments, des souvenirs qui ne sont pas dans la « littérature officielle » et qu'il n'avait, je crois, encore confiés à personne. Il m'a ouvert une malle incroyable de souvenirs, d'émotions, de complicités... Il m'a donné à voir et à comprendre l'abbé Pierre intime, son mode de fonctionnement, ses origines. Et je commence à écrire en m'intéressant au parcours familial, aux échecs, aux doutes de l'abbé. Je comprends ce qui a pu le mouvoir et je vois comment le cinéma va pouvoir trouver toute sa place dans le parcours de ce fils d'une famille aisée qui soudain va renoncer à tout en s'engageant dans les Capucins – un des ordres religieux les plus rigoureux -, presque comme une crise d'adolescence, sans avoir a priori le physique ou la capacité de résistance nécessaire. Les prémices d'un être exceptionnel qui va se faire recalier. Comme s'il s'était trompé de chemin. Et qui va se retrouver un peu en errance jusqu'à ce que la guerre, la résistance, puis la rencontre avec Lucie (Emmanuelle Bercot) et Georges (que joue Michel Vuillermoz) changent la donne. La rencontre avec Georges constitue pour lui la rencontre frontale avec la misère.

Au moment des premières pages que je noircis, tout cela résonne en moi, et un début d'histoire me semble apparaître : l'abbé était un passionné. De la vie. De l'autre. Du lien social. Du lien affectif. Un ultrasensible pathologique. Un souffrant et un combattant en même temps. Une vie entière que personne ne connaissait vraiment, faite certes de bonté et de combats, mais aussi d'incroyables rebonds, de paradoxes troublants, de doutes permanents, d'usure, de transgressions ; un petit bonhomme fragile comme de la porcelaine, et indestructible à la fois, porté par une mission qu'il savait ne jamais pouvoir aboutir, et qui a traversé un siècle de notre histoire. Pour moi, il se dessinait là, tout à la fois la possibilité d'une épopée cinématographique, et celle d'explorer notre histoire sous un angle unique !

Après ce premier travail avec Laurent Desmard, vous écrivez seul ?

Oui, dans un premier temps. J'écris habituellement une première version avec la structure en place, et un premier jet de ton de dialogues. Ça fait généralement 50-70 pages. Mais je n'aime pas écrire seul trop longtemps. Or, cela faisait des années que j'avais envie de travailler avec Olivier Gorce. Je me suis dit que ce sujet pouvait être le bon pour le faire avec celui qui a notamment co-écrit *La Loi du marché* et *En guerre*. Alors je vais le voir et je lui dis qu'il y avait sans doute un signe car j'avais découvert qu'un Olivier Gorce avait signé une biographie de l'abbé. Et là, il me révèle que c'est lui ! Dans ses jeunes années. Il a accepté et on a commencé à rentrer dans l'écriture ensemble pour tenter de créer un film qui aille donc au-delà du symbole forcément un peu écrasant.

Le sous-titre dit tout : *Une vie de combats*. Mais comment choisit-on dans une existence qui s'étale sur 94 ans ce qu'on va raconter pour tenir en 2h13 de film ?

Je commence par faire une espèce de *timeline* de sa vie avant d'effectuer ces choix que vous évoquez. Très vite, je sais que je veux raconter non pas un épisode, un moment, mais toute sa vie. Car ce qui me fascine, c'est la longévité de cet homme, sa conviction intacte pendant toutes ces années. J'y vois une épopée à raconter. L'épopée d'un homme au milieu des troubles cognitifs de notre société. Mon sujet de prédilection, mais vu cette fois-ci d'un point d'observation singulier, celui d'un héros de l'ordinaire au milieu des dérives mentales, sociales, sociétales, économiques et des échecs d'accomplissement de l'être humain. Au milieu de drames et de tragédies qui sont toujours hélas d'actualité. L'abbé Pierre a mené un combat qui ne peut pas être gagné, mais qui serait totalement perdu si on ne le menait pas. Ça résonne chez moi car ça prolonge au fond le sujet commun à tout mon travail : la tentative d'exploration de la raison de la misère humaine, au sens poétique et philosophique et bien évidemment aussi politique du terme. *Transfigurer par le travail poétique l'expérience douloureuse de l'âme humaine en*

proie aux malheurs de l'existence...

Mais comment faire alors pour ne pas tomber dans l'hagiographie ?

Pour cela, je pars de la *timeline* que j'évoquais plus tôt. Je commence à mettre en retrait les parties un peu moins saillantes selon moi. Par exemple, son enfance, même si initialement dans mon écriture, il y avait toute une partie à Lyon avec son père qui l'emmenait chez les miséreux, moment fondateur pour lui. Puis je me concentre sur les moments autour de ce que j'ai envie de montrer : un homme qui doute. Un homme qui se fiait beaucoup aux autres. Un homme qui n'avait pas de grandes certitudes. Un homme qui apprenait à marcher en marchant, en quelque sorte. Et là-dedans, spontanément, j'inclus son burn-out, ses 18 mois en hôpital psychiatrique, les polémiques (accusations d'antisémitisme...). Tout ce qui le rend implacablement humain au fond. Tout ce qui permet de sortir de l'icône. Je ne dis pas que ça a été simple. Il faut parfois se faire violence mais être deux à écrire a constitué sur ce point un atout majeur. Quand l'un montrait des signes de faiblesse ou de perte de discernement côté hagiographie, l'autre le corrigeait !

La question de la durée se pose aussi devant tout ce qu'il y a à raconter. Là aussi, on se fait violence ?

L'idée était en effet de rentrer dans un projet sensoriel qui n'allait pas vraiment dépasser les 2h00, tout en laissant de la place en longueur, en émotion, pour certaines scènes. Car je sais dès l'écriture que je pourrais les équilibrer sur l'ensemble de mon film. Donc cela se fait assez naturellement.

Cette sensorialité que vous évoquez se retrouve dans votre parti-pris d'ouvrir le film sur une scène de désert. Pourquoi ce choix ?

D'abord, parce que l'abbé adorait le désert, il en parle beaucoup dans ses écrits. Mais aussi parce que ce moment donne le *la* d'un film où au fond, je ne parle jamais de religion, mais de foi. Ce qui correspond à ce que j'ai pu ressentir de l'abbé à travers ses écrits et les témoignages des proches. Un ultrasensible qui, au-delà de

Dieu, avait foi en l'Homme, en quelque chose de métaphysique. Il allait se reconstruire dans le désert. La force énergétique de la terre l'y apaisait. Il en parlait énormément, il a fait beaucoup de photos du désert.

Au fil de la préparation et de l'écriture, en allant dans sa chambre, dans les communautés où il a séjourné, j'ai eu l'impression par moments, de manière fugace, étrangement, de le sentir, de ressentir cet homme. Voilà pourquoi j'ai eu envie de faire un film sensoriel pour accompagner et transmettre ce que je ressentais.

Comment travaillez-vous avec votre directeur de la photo Renaud Chassaing pour créer cette atmosphère ?

C'est le troisième film que je fais avec lui. On en discute très en amont. A partir de mes recherches, je construis un dossier artistique. J'essaie de trouver des exemples pour traduire à Renaud en images ce que j'ai en tête. Et c'est au fil de ces échanges qu'on décide d'utiliser tel ou tel outil, telle ou telle manière de cadrer, et là en l'occurrence notamment l'utilisation des *lensbaby*, des optiques photographiques particulières qu'on peut mettre sur une caméra et qui permettent de décentrer la profondeur de champ, le flou, autour du personnage central et donc par ricochet de donner une proximité avec lui. Cette utilisation – avec parcimonie – de la modification de la profondeur de champ permet de centrer l'attention sur le net et, en même temps étrangement d'être attiré par le flou. On a aussi beaucoup travaillé pour créer un plug numérique pour pouvoir encore plus « creuser » l'image en post-production.

Et puis, toujours pour cet aspect sensoriel, je me suis appuyé sur mes souvenirs avec mes grands-parents (que je remercie au générique) sur la sensation de froid permanente qu'ils avaient vécu dans ces hivers comme le fameux hiver 1954. Il était essentiel pour moi qu'on le ressente à l'écran. Avec Renaud nous avons donné un aspect à l'image qui pouvait aussi appeler cette sensation.

Vous échangez aussi autour de références de films ?

On parle surtout de photographies, par exemple des clichés de Joel Meyerowitz, Philip-Lorca di-Corcia, William Eggleston ou encore Raymond Depardon. On parle aussi souvent de peintres ou de peintures. Je lui parlais beaucoup d'une toile de Rembrandt magistrale quant à l'utilisation du clair-obscur.

Aussi étrange que cela puisse paraître, quand on évoquait des films, il s'agissait de... westerns ! J'avais envie de développer à certains moments ce type d'atmosphère-là, en particulier dans les scènes avec la bande de la Communauté d'Emmaüs.

On a pas mal parlé par exemple de John McCabe de Robert Altman...

Et comment s'empare-t-on d'un moment aussi mythique et documenté que le fameux appel de l'hiver 1954 à Radio Luxembourg pour le traduire à l'écran ?

C'est l'un des points d'orgue de l'existence de l'abbé et donc du film. Et ce moment s'inscrit dans notre envie de départ avec Olivier (Gorce) de faire un film très actuel, très moderne qui passe donc par la déconstruction. C'est ce qui est à l'œuvre pour cette scène. Je souhaitais qu'on entende l'intégralité de l'appel, mais en jouant, à l'image, avec des flashbacks et flashforwards, une déconstruction temporelle. À partir de là, comme metteur en scène, la grande question est de savoir où placer l'émotion. À quel moment on la retient, à quel moment elle va éclater. On a eu la chance que l'archive sonore originale qui avait un temps disparu soit réapparue pendant le tournage. Benjamin (Lavernhe) a travaillé énormément dessus, a passé des heures et des heures à en traquer les moindres détails. Il se trouve que le tournage s'est étalé sur sept mois. Une grosse partie en hiver, une autre en été. Au départ, on devait tourner cette scène dans la période hivernale. Mais on a dû la reporter. Ce qui nous a laissé plus de temps de travail, tout en faisant monter l'angoisse (rires) tellement cette scène nous mettait la pression ! On a tourné en plein mois d'août et tout s'est fait au fond très simplement. On s'est enfermé dans ce magnifique décor en bois, on a déclenché le moteur des caméras et il y a eu une émo-

tion, assez délicate, très belle avec très peu de prises sur une demi-journée.

Vous venez de l'évoquer. Benjamin Lavernhe livre une composition fascinante de l'abbé Pierre. Qu'est-ce qui vous a incité à faire appel à lui pour ce rôle où on ne l'attend pas spontanément ?

C'est d'abord quelqu'un que j'aime beaucoup. J'avais eu la chance de travailler avec lui dans *L'Affaire SK1*. Et si j'ai de la tendresse pour tous les acteurs que j'ai eu la chance de diriger, lui me touche de manière particulière : par tout ce que je n'arrive pas à comprendre chez lui ! Je vous assure, il a une part de mystère insondable pour moi. Pour jouer l'abbé Pierre, on voulait en tout cas un acteur qui possède son profil, très technique. Capable de créer du mimétisme tout en construisant une composition. Et capable de jouer ces nombreux dialogues très en longueur car j'adore perdre les acteurs dans le vertige du texte. Je voulais aussi un acteur qui fasse tous les âges, donc plutôt quelqu'un de jeune qu'on allait ensuite vieillir à l'image. Enfin un acteur qui ne soit pas une star pour qu'il ne vampirise pas le personnage. On a donc organisé plusieurs sessions de castings avec différents comédiens, dont Benjamin. On leur a fait jouer les discours de l'hiver 54 et du Palais des Congrès. Et d'emblée, j'ai été impressionné par la qualité immédiate et la justesse que proposait Benjamin et je percevais surtout à travers son énergie combien il avait envie du rôle. Et puis il le cachait, mais je voyais son trac, et j'aime cette preuve d'humilité. À partir de là, il a fallu jongler avec son emploi du temps à la Comédie-Française mais je suis tellement heureux qu'on y soit parvenu.

Comment avez-vous travaillé avec lui ?

Je travaille un peu toujours de la même manière avec les comédiens. Je fais des sortes de séances de psychanalyse mutuelle ! (Rires) J'ai besoin qu'on se raconte nos vies, d'où on vient. J'ai besoin qu'on se dise tout. Pour moi, le travail commence par ces échanges. Et puis après avoir beaucoup discuté, on commence à décrypter le texte. À l'analyser. À le décortiquer. J'essaie de lui traduire tout le sous-texte que j'ai voulu y mettre. C'est une étape tech-

nique assez longue au terme de laquelle on commence à mettre des intentions. Et puis, une fois que tout est bien en place, j'ai souvent envie qu'on fasse un peu tout exploser. Envie de tout remettre en question ce qu'on vient de se dire pendant des semaines. Pour ne pas être dans le confort. Pour être à nouveau fragiles. Sensibles. À vif. Je savais que la solidité de Benjamin allait me permettre de le faire avec lui. On s'est aussi beaucoup vus entre les deux phases de tournage. J'avais envie de l'emmener dans cette deuxième partie vers quelque chose de plus dur pour raconter combien l'abbé, si entouré, était au fond probablement très seul. Je savais que Benjamin avait ça en lui. Et là encore, il l'a joué de manière impressionnante.

Votre film met aussi en avant le personnage de Lucie Coutaz, qui fut la secrétaire de l'abbé Pierre, de la Seconde Guerre Mondiale jusqu'à sa mort. Un rôle que vous avez confié à Emmanuelle Bercot que vous retrouvez après *Goliath*. Ce fut pour vous une évidence ?

Avant de me plonger dans la préparation et l'écriture de ce film, je ne connaissais pas Lucie et encore moins le fait que l'abbé n'aurait jamais été l'homme qu'il a été sans elle. Ce fut un binôme sans que jamais elle ne se mette en avant tout au long de leurs quarante années de vie commune et de cette admiration platonique qu'ils avaient l'un pour l'autre. Quelle émotion leur histoire ! C'est finalement l'axe central du film. La force du récit. Et pour camper Lucie, Emmanuelle a en effet pour moi été une évidence. Je lui en ai parlé avant même la fin de *Goliath*. Car au-delà du fait que je l'aime profondément dans la vie, c'est une immense actrice. Je mesure ce mot *Immense*. Je le dis dans sa forme simple, pure, sans flagornerie. Je la trouve réellement immense. Elle est sans limites. Prodigieuse. Elle peut tout jouer. Et en plus, elle est belle. Sensible. Son jeu me touche infiniment. Elle me touche infiniment. Et je la savais capable de relever le défi de jouer Lucie sur autant d'années, d'accepter aussi le vieillissement.

Et autour d'elles, à l'exception de Michel Vuillermoz, vous avez choisi de ne pas faire appel à des visages connus...

Non, je recherchais avant tout des gueules et des tempéraments, des parcours de vie, pour incarner les Compagnons. Pour préparer le film, j'ai passé du temps dans les Communautés d'Emmaüs, dans les maraudes aussi. Et j'ai été marqué par les visages des compagnons qui traduisent la dureté des vies qu'ils ont traversées. Leurs regards profonds. Leurs rides. Dans mes acteurs, je cherchais cette authenticité-là, que j'ai retrouvée évidemment par exemple chez Xavier Mathieu, l'ancien syndicaliste qui est aussi un magnifique acteur, un poète. Il y a eu tous les autres : Maxime Bailleul, Massimiliano, Michel, Amélie Benady... tous, toutes.

Qu'est-ce que vous avez trouvé le plus complexe dans toute cette aventure ?

Je dirais que ce film a été compliqué à tous les niveaux. Sans compter le froid que je voulais présent tout le temps avec nous, pour être dans le contexte de l'époque et du combat majeur de l'abbé ! Pour moi, c'est toujours une douleur de faire un film. Je me sens comme mandaté pour mener une mission. C'est *Platoon* à chaque fois ! (Rires) Ce qui n'empêche évidemment pas des moments de grâce. Ce qui me tient, c'est la grâce dans le travail avec les comédiens, la création avec eux. La traque des émotions, des sentiments, de la complexité humaine. De la beauté humaine aussi.

Et comment alors avez-vous vécu le montage, au terme de ces treize semaines de tournage ?

C'est de loin le montage le plus complexe que j'ai eu à faire. J'ai fait un casting de monteurs et Valérie Deseine s'est imposée. Wassim Béji m'en avait parlé car il venait de travailler avec elle sur *Le Tourbillon de la vie* d'Olivier Treiner. Je comprends vite qu'on parle le même langage. J'ai toujours eu un monteur différent à chacun de mes films. Donc, à chaque fois, c'est un saut dans le vide... que je recherche, je crois, pour qu'il n'y ait aucun automatisme. Valérie a son style de montage avec des ful-

gurances géniales, une équipe très solide autour d'elle, un peu à l'américaine, et elle aime les challenges. Or, dans ce film, il n'y avait que des challenges, elle a été servie ! Par exemple, pour la séquence des conférences après l'appel de l'hiver 54, j'ai voulu des split-screens façon *L'Affaire Thomas Crown* pour essayer de décrire le vertige du moment, l'accélération des choses, l'ubiquité dont l'abbé devait faire preuve pour être partout à la fois. Mais qui dit cinq images à l'écran, dit cinq montages. Il aurait fallu idéalement réserver 20 jours sur notre planning pour le faire et on n'en avait que quatre ! Mais cela n'a jamais paniqué Valérie qui a su trouver la solution.

C'était important pour vous d'intégrer des plans de SDF dans la rue d'aujourd'hui dans la dernière ligne droite du film ?

Oui, parce que c'était à mes yeux le seul rebond possible de cette histoire qui reste malheureusement d'actualité. Et cela symbolise au fond ce qui m'intéressait le plus en me lançant dans ce projet.

Le cinéma nous parle du monde. Les films nous émerveillent artistiquement, émotionnellement, et aussi nous poussent à réfléchir, à changer peut-être un peu notre regard. Je voulais avec ce film aussi parler du monde autour de nous, celui dans lequel nous vivons. Celui que nous pouvons améliorer un peu.

Au-delà de raconter le parcours d'un homme hors du commun, au-delà de proposer un film épique et spectaculaire, émouvant aussi, je voulais rappeler que la situation reste problématique. Pas pour faire un constat froid ou polémique, mais dire, au contraire, que le combat continue, celui de l'amour et de la considération de l'autre ! Qu'il n'aura jamais de fin. Et que si on ne le mène pas, d'une certaine manière, on quitte un peu l'humanité. Pour moi, le sujet profond du film est celui du sens de la vie à travers la quête d'identité de l'abbé et d'un regard presque sociologique sur notre civilisation actuelle, son origine, son tumulte, ses perspectives.

Enfin, vous avez confié la BO à Bryce Dessner, le guitariste du groupe rock *The National*. Pourquoi ce choix ?

Je travaille avec une superviseuse musicale que j'adore, Jeanne Trelu. Je lui parle très tôt de mes envies. J'ai déjà composé des musiques avec Christophe La Pinta. Mais là, je n'avais pas du tout envie de m'en occuper. Alors, je fais écouter pas mal de références à Jeanne, on fait quelques rencontres de compositeurs. J'avais en tête quelque chose de singulier comme, par exemple, le travail de Neil Young pour *Dead Man*. Et puis un jour, je lui fais écouter quelque chose d'assez improbable parce que très précis : les musiques additionnelles de *The Revenant* d'Alejandro Iñárritu. Je lui explique que je les adore et que j'aimerais cette bizarrerie-là. Et là, Jeanne m'explique que l'auteur de ces musiques s'appelle Bryce Dessner, qu'il vit en partie dans le Sud et qu'elle le connaît bien car il est son voisin ! Je suis comme un dingue car je suis un fou de *The National*. Elle me le fait rencontrer. On discute. Je sens son enthousiasme immédiat pour ce projet, même si ce n'est pas sa culture – il est américain et ne connaît pas du tout l'abbé Pierre. Je vois que le sujet lui parle. Qu'il y est sensible.

Pour le guider, je lui fais écouter des morceaux de lui que j'aime. Il se trouve qu'il travaille en même temps sur la BO du nouveau film d'Alejandro Iñárritu dont il est devenu le compositeur. Et il est aussi en train de finir le nouvel album des *National*... Problème : il manque donc énormément de temps pour moi. Mais ça ne l'arrête pas. Il m'envoie avant le tournage des premiers morceaux au piano et guitare que j'adore, un peu dans le genre western... Mais une fois sur la table de montage (c'est un peu mon trait de caractère finalement !) j'ai envie d'autre chose ! J'ai envie de revenir à sa bizarrerie de départ. Son travail acoustique très particulier. Très vibrant. J'ai envie qu'il ne compose pas pour moi, mais pour lui. Étant donné son planning très serré, et le mien, ça crée quelques petites tensions. Mais il s'est alors complètement remis en question, a tout arrêté pendant un mois pour ne se consacrer qu'à *L'abbé Pierre*, m'abreuer de musiques, dont le thème principal qui est arrivé assez vite. Ma tâche à moi a ensuite consisté à recevoir ses compositions,

pour qu'elle accompagne le récit et l'émotion sans être trop ostentatoire.

Le travail avec Bryce a été pour moi un très grand moment artistique.

Entretien avec
BENJAMIN LAVERNHE

Que représentait pour vous l'abbé Pierre avant de vous lancer dans cette aventure ?

Des souvenirs fugaces de jeunesse. Des images d'un homme d'un certain âge en colère, possédé par sa révolte, et vibrant de ses convictions face à une misère qu'il ne pouvait se résigner à accepter. Un homme toujours entouré, que ce soit par des compagnons et dirigeants d'Emmaüs ou encore par des hommes et des femmes exilés ou réfugiés auprès desquels il venait solidairement passer la nuit dans la froideur d'une Église. Une attitude singulière aussi quand je le voyais sur les plateaux télé, parlant souvent les yeux fermés dans un état de béatitude, comme en profonde méditation. Ce qui fait écho à son nom de scout, son totem : « castor méditatif » qu'il portait si bien. Il le disait lui-même, il a passé toute sa vie à bâtir et à méditer. Et si, au final, sa vocation, s'est plus résumée à l'action qu'à la méditation, il a toujours assuré que rien de tout cela n'aurait été possible, sans ses huit années passées chez les Capucins.

Comment réagissez-vous quand on vous propose de venir passer des essais pour l'incarner dans un film qui se prépare sur sa vie ?

Ça m'amuse et ça m'interpelle car la proposition est totalement inattendue, a priori tout nous oppose, déjà la taille – je mesure près d'un mètre 90, il était petit – et pour moi l'abbé Pierre est un vieillard ! Ne l'ayant découvert que dans ses dernières années, j'oublie à ce moment-là qu'il ait pu avoir une jeunesse ! Puis en y repensant, je réalise que dans ma jeune carrière d'acteur, on m'avait déjà proposé de jouer deux prêtres. Et peut-être d'ailleurs que si j'avais décroché un de ces deux rôles, on ne m'aurait jamais contacté pour jouer l'abbé Pierre... Et petit à petit, je vois des points communs, j'ai été scout moi aussi et ai reçu une éducation religieuse par exemple, je viens moi aussi d'une famille nombreuse. La proposition m'intrigue de plus en plus et je me mets à comprendre pourquoi on vient vers moi. Mes amis me disent même « ah oui en effet, tu lui ressembles », j'ai l'impression qu'ils en rajoutent. Et puis je sens que l'aventure de cinéma que ça représente, cette

idée de traverser la vie d'un tel homme, de porter haut et fort ses mots et ses valeurs dans des scènes de discours à faire pleurer, de mélanger l'ambition d'un grand cinéma de spectacle et d'un cinéma engagé, tout ça déclenche un immense désir et même une nécessité. Je veux le rôle. Et cerise sur le gâteau, j'avais déjà une affinité avec Frédéric Tellier pour avoir tourné avec lui un petit rôle dans *L'Affaire SK1*.

En quoi consistaient les essais ?

En deux discours : celui de l'Hiver 54 et celui mythique du Palais des Congrès. Deux Himalaya : en me plongeant dans des archives vidéos de l'abbé Pierre, je suis scotché par son talent inouï de tribun et d'orateur, capable comme peu de parler au cœur, de susciter des émotions incroyables et de véritablement foudroyer son auditoire. La barre est très très haute. Mais c'est à la fois tellement inspirant pour un acteur d'incarner un homme de verbe surtout quand on est bouleversé par son message. Le fond et la forme réunis... Le jour des essais, il y a évidemment quelque chose d'extrêmement décalé à jouer tout cela juste coiffé d'un béret et d'une cape de fortune, dans une toute petite salle à 10h du matin, avec un faux micro fabriqué avec les moyens du bord, un pupitre de musique en l'occurrence. On aurait dit un épisode de la série *Casting(s)* ! (Rires) Mais il faut toujours faire abstraction de cela et je me suis lancé comme on se jette dans le vide, sans doute en étant un peu trop volontaire, un peu trop en force, mais sincèrement ému. J'ai donné tout ce que j'avais en moi. Et Frédéric a certainement été touché par mon investissement.

Qu'est-ce qui vous avait frappé à la lecture du scénario ?

Je vois immédiatement le film multiple que Frédéric a envie de faire. Un grand film de cinéma comme une épopée, l'abbé Pierre a eu une vie totalement romanesque à chapitre, et en même temps un grand film de message et de paix capable de toucher en plein cœur la sensibilité des gens sans jamais être militant ou moralisateur. Je suis ému aussi par le point de vue de Frédéric, son angle d'attaque, son désir de parler de l'homme au-delà de l'homme d'Église. Pour cela une voix-off, celle de l'abbé vieux, encadre

le film au début et à la fin et nous plonge d'emblée dans son cerveau et ses tourments, au plus près de l'homme et de sa complexité. Je perçois qu'il ne s'agira en rien d'une hagiographie, qu'on va approcher ses zones d'ombre, que ça soit son égo, son caractère tempétueux parfois, son rapport au désir. Je vois aussi que certaines phrases qu'il a prononcées et qui ont fait bondir à l'époque comme « je préfère la violence à la lâcheté » sont dans le script. Je lis donc un scénario qui a du relief, qui ne lisse pas, qui n'éluide pas et qui montre les contradictions de l'abbé. Cette obsession d'être un grand homme et d'avoir un grand destin. Il se voyait en Napoléon ou en Saint François d'Assise : une ambition débordante qui l'accable parce qu'il en a honte autant qu'elle le pousse à faire des miracles. Mais aussi sa frustration terrible d'avoir le sentiment de n'avoir pas fait assez... Il n'aurait pas pu accomplir tout ce qu'il a accompli sans cette personnalité-là, mais son hypersensibilité et sa permanente insatisfaction étaient épuisantes. Et puis, en lisant pour la première fois le scénario, j'y vois aussi le plaisir certes égoïste mais vertigineux que je vais pouvoir y prendre comme comédien. Le genre d'aventure qu'on ne vous propose pas dix fois dans une vie.

L'excitation l'emporte alors sur la pression qu'un tel rôle peut représenter ?

Oui, indéniablement. Un peu comme ce que j'avais vécu quand Denis Podalydès m'avait proposé de jouer Scapin à la Comédie-Française. Mais c'est aussi cela la magie de notre métier. Il faut avoir un grain de folie pour sauter ainsi dans le vide et faire fi de ses appréhensions.

Comment débute alors le chemin vers ce rôle ?

Ce rôle m'a très vite concerné. C'est de l'ordre de la responsabilité. Il faut honorer la mémoire et rendre justice à ce « combattant du quotidien ». En acceptant aussi qu'on fait un film de cinéma avec certaines libertés, une licence cinématographique en quelque sorte, on n'est pas dans le documentaire. Le premier travail consiste à approcher cet homme très énigmatique, très complexe. Le rencontrer par le plus

de bouts possibles pour qu'il devienne un compagnon de route comme un ange gardien au-dessus de mon épaule. Pour cela, je m'appuie sur l'immense documentation qu'avait mis Frédéric à disposition, que je complète par des lectures personnelles, des visionnages à haute dose d'archives de l'INA. Ce qui m'intéresse aussi beaucoup c'est la manière dont Frédéric m'en parle, comment lui le voit et ce qu'il veut en dire. Pour incarner l'abbé Pierre, je dois comprendre son caractère, sa complexité, sa sensibilité, par le prisme, la sensibilité du metteur en scène, comment lui veut le présenter au futur spectateur. Frédéric a aussi voulu qu'on visite les Communautés historiques d'Emmaüs, Le Plessis, Neuilly-Plaisance et qu'on échange avec les femmes et les hommes qui sont au cœur de l'action.

À partir de là, il faut aussi l'incarner physiquement. Comment vous emparez-vous de l'inévitable question de l'imitation ?

Le mot « imiter » n'est pas très juste mais observer pour s'inspirer et tenter d'incarner cela fait partie du travail, surtout quand on doit jouer un personnage sur autant d'années. Mais il n'est jamais question de singer car cela signifierait alors qu'on reste à la surface. Il faut trouver une vérité du rôle. Frédéric m'a tout de suite expliqué qu'il voulait le même acteur jeune et vieux pour ne pas perdre le fil et j'étais en total accord avec lui. Il y a donc un côté performance dans ce voyage, car il faut être crédible à 92 ans... Tout un trajet à faire incroyablement excitant, pour s'éloigner de moi : me baisser sur mes genoux, rentrer les épaules, un maquillage quotidien de 6 heures... Ça me rappelait les cours de jeu masqué (Commedia dell'arte) du Conservatoire ! Et puis très vite, Frédéric me dit : « tu as la cape, le béret, la canne, les oreilles un peu décollées, ça suffit, la silhouette est là maintenant oublie l'obsession de la ressemblance et joue ». C'est comme un contrat qu'on passe avec le spectateur : Benjamin est l'abbé Pierre, ok c'est parti ? Il faut évoquer, trouver l'énergie, un geste, une attitude, un regard, passer par soi pour atteindre l'autre, c'est très mystérieux... On ressemble parfois plus à l'autre quand on ne cherche pas à lui ressembler. Je pense à Joaquin Phoenix jouant Johnny Cash ou Michel Bouquet, Mitterrand. Ils ne sont pas grimés. Il n'y a jamais chez eux cette

obsession de ressemblance et pourtant on voit ces personnages. Le temps d'une demi seconde de magie, l'autre était là. Pour devenir l'abbé Pierre, j'ai d'abord essayé de capter son débit, ce mélange de grande concentration et d'immense colère. Et puis, il y a la phase déterminante des premiers essais maquillage et des questions à résoudre. Qu'est-ce qu'on transforme ? Qu'est-ce qu'on garde de moi ? On a ainsi choisi de ne pas modifier mon nez. Car si on voit l'artifice, c'est évidemment pire. Il ne faut pas voir la fabrication, l'effort de l'acteur qui chercherait à trop coller physiquement au personnage. Je suis persuadé que c'est en étant le plus possible connecté à soi-même et à sa propre humanité qu'on sert mieux l'autre.

Y a-t-il un moment dé clic où vous vous dites que vous tenez le personnage ?

Pas de manière aussi précise. Mais les essais costumes et maquillages ont vraiment constitué un voyage vers lui. Une manière de se concentrer pour atteindre un endroit où je me mets à y croire, où j'ai la sensation que je parle un peu comme lui et que je le comprends. Et à partir du moment où on a l'impression d'avoir capté ses névroses, ses doutes, ses fureurs et son message, on passe un cap. Puisque je l'ai compris, je sais que je vais pouvoir le servir au mieux. C'est à ce moment-là que je décide par exemple de parler avec les dents du bas légèrement avancées et de marcher toujours un peu accroupi – ce qui ne se voit pas car je porte une soutane. Mais le but était de ne plus y penser. Je me trompais et je perdais de l'énergie quand d'un coup j'étais trop obsédé à l'idée de parler exactement comme lui, par exemple. Je ne devais surtout pas forcer.

L'un des sommets du film, passage obligatoire donc attendu, c'est l'appel de l'Hiver 54. Est-ce que vous le vivez comme un film dans le film ?

J'avais le trac évidemment. Mais il était bien pensé dans le plan de travail, situé aux deux tiers du tournage, dans sa deuxième partie, en été. Nourri de ce que j'avais pu acquérir, j'étais prêt à l'affronter. Ce discours peut être fait de mille manières différentes. Et avec Frédéric, on a décidé de partir sur quelque chose de

pudique et concentré. Comme une prière, comme un murmure face au micro de la radio, et pas de manière lyrique et enflammée, comme on peut spontanément l'envisager. Tout simplement parce qu'à ce moment-là, l'abbé Pierre n'a aucune idée de ce que cet appel va produire. J'ai voulu jouer au plus près cette sincérité-là.

Vous évoquez le tournage découpé en deux saisons. Se replonger dans le rôle après plusieurs mois d'interruption n'a pas été complexe ?

C'est la première fois que je m'y confrontais. Et, en plus, entre les deux, j'ai joué Scapin et un spectacle de masques, *Le Mariage forcé* de Molière à la Comédie-Française. Mais je pense que ça a été libérateur de faire autre chose, de faire le clown de manière plus légère... Même si ça ne m'a pas reposé ! (Rires) Or, il se trouve que dans la deuxième partie du tournage en été, on a commencé avec les scènes de l'abbé vieux. Avec donc plus de temps nécessaire au maquillage. Réveil à 2 heures du matin, maquillage de 3h à 9h puis tournage de 9h à 19h. Mais on a tellement conscience de l'importance du sujet, on est tellement connecté aux valeurs qu'il met en avant que ça vous procure une force inouïe. Ça donne des ailes, ça permet de se dépasser. Je suis souvent tellement ému par les mots que j'ai à défendre que je n'ai pas à aller chercher l'émotion. Il m'a suffi de remettre le béret et la cape pour me reconnecter ...

Qu'est-ce qui vous a le plus séduit dans votre collaboration avec Frédéric Tellier ?

Je n'ai jamais eu un lien aussi fort avec un réalisateur. Frédéric est un grand sensible et j'ai adoré la manière dont il m'a emmené, son rapport qu'il a à l'abbé, sa spiritualité du cœur. On a vraiment fait ce film la main dans la main. Il m'a tout de suite embarqué et contaminé par sa passion pour ce personnage. On se sentait investi d'une mission. On savait que ce n'était pas un film comme les autres. L'idée était que les gens repartent de la salle avec autre chose que juste l'émotion du film, que cette émotion les suive, qu'elle provoque une réflexion profonde et un changement de regard sur celui qui est dans le besoin. Même si on reste humble et à notre place. Nous ne sommes pas l'abbé Pierre ! On

raconte simplement son histoire, on témoigne... Et si cette expérience m'a autant marqué, c'est aussi pour la manière qu'a Frédéric de sacraliser le plateau, d'avoir un lien très particulier et très fort avec ses acteurs, dont Emmanuelle Bercot, immense actrice et partenaire qui joue Lucie Coutaz. À chaque fin de prise, j'avais besoin du regard de mon metteur en scène. Mais, avant cela, en amont, il a été vraiment très à l'écoute. J'ai pu lui poser toutes les questions que je voulais, lui exprimer mes doutes, mes craintes ou mes questions sur le scénario.

Lesquels par exemple ?

La crainte si on traitait trop d'événements de sa vie de rester à la surface, de survoler ou d'être trop général. Celle de basculer parfois dans le pathos, dans le sentiment alors qu'il fallait que ce soit pudique. Un peu les pièges du genre biopic en réalité. Ou la peur que, comme l'abbé est obsédé par les mêmes choses et les répète, il en devienne pénible ou moralisateur à l'écran. Frédéric a été incroyablement ouvert à la discussion. Et je pense que c'était important qu'on soit parfois en désaccord. J'ai voulu en tout cas toujours tout mettre sur la table pour n'avoir aucune frustration au tournage. L'enjeu était trop important. Je peux dire que ça a été une vraie collaboration entre nous. Frédéric a la capacité d'écouter la matière qu'un acteur peut lui apporter, de passer par des compromis et un débat passionné totalement fertile. Il a eu la générosité de me laisser cette place qui a été mon endroit de création.

Qu'avez-vous ressenti en voyant le film terminé ?

J'ai surtout hâte de le revoir ! (Rires) Car je l'ai découvert dans une version de travail, non étalonnée, sans la musique définitive avec 600 plans truqués à réaliser et avec 40°C de fièvre ! Mais, malgré tout, ça m'a remué, et j'ai vu qu'on avait fait un film important. J'ai réussi à me regarder et à me dire que j'étais fier de mon travail et que peut-être l'abbé serait heureux qu'on parle de son action en ces termes, Et ça, ça n'a pas de prix.

Entretien avec
EMMANUELLE BERECOT

Que représentait l'abbé Pierre pour vous avant de vous lancer dans cette aventure ?

Il a vraiment constitué une figure extrêmement importante de ma jeunesse. Parce que j'ai été élevée dans des écoles catholiques. Mais surtout parce qu'à la maison, on adorait le militant, le révolté, le rebelle qu'il était. L'homme capable de réveiller les foules presque comme une rock star, ce qu'on a pu lui reprocher d'ailleurs à l'époque, comme on peut le voir dans le film de Frédéric. Mais oui, l'abbé Pierre c'était une star à la hauteur d'un Johnny. Et c'est ce qui a permis que sa voix porte autant. Son franc-parler était frappant. On percevait chez lui qu'il n'y avait ni discours prémédité, ni formule toute faite. Il parlait avec son cœur, avec ses tripes.

Quand Frédéric Tellier vous parle du scénario, quelle a été votre première réaction ?

J'étais d'abord surprise car alors que nous sommes amis, il ne m'avait pas parlé de ce projet. Mais évidemment, j'étais excitée de le lire. Et au fil des pages, j'ai découvert la dimension de cet abbé Pierre dont je ne connaissais que les traits publics. En particulier le fait qu'il ait énormément souffert dans son corps, que sa santé était extrêmement fragile depuis son enfance et qu'il n'avait en aucun cas le physique pour accomplir ce qu'il a accompli. Ce qui rend son parcours encore plus fascinant. Et puis, au fil du récit, j'ai aussi totalement découvert la femme que Frédéric me proposait d'incarner, Lucie Coutaz, celle qui fut la partenaire de l'abbé Pierre pendant 40 ans et cofondatrice du mouvement Emmaüs. Je n'avais jamais entendu parler de celle sans qui l'abbé n'aurait jamais été celui qu'il est devenu. Elle fut un pilier essentiel du mouvement Emmaüs jusqu'à sa mort en 1982 à 83 ans et pourtant, personne ne la connaît. Elle est la femme de l'ombre dans toute l'acceptation du terme et d'ailleurs tout fait pour l'être : sa nature discrète, sa modestie l'ont poussée à cet effacement, alors qu'elle avait un tempérament de chef.

Comment commence-t-on à travailler pour devenir Lucie Coutaz à l'écran ?

Il existe très peu de documents sur elle. Mais je me suis à la fois appuyée sur la dizaine de photos existantes d'elle et sur l'opportunité qui m'a été offerte d'interroger deux personnes qui l'ont côtoyée et me l'ont racontée. Et puis il y avait ce trésor : un enregistrement vidéo de deux heures le jour de ses 82 ans, où un compagnon lui fait raconter sa vie. C'était aussi passionnant qu'instructif de l'entendre ainsi dérouler le fil de son existence mais aussi de pouvoir un peu mieux cerner sa personnalité. Ce côté pudique et discret qui faisait qu'elle n'avait pas envie d'être filmée. Mais à la différence du travail qu'a eu à faire Benjamin (Lavernhe) avec l'abbé Pierre, je n'avais pas de souci d'imitation, de nécessité de proximité physique avec le personnage puisque personne ou presque ne la connaît. Ça m'a offert une grande liberté. Je me suis particulièrement attachée à essayer d'attraper quelque chose de sa posture et j'ai construit le personnage là-dessus.

Qui est Lucie Coutaz à vos yeux ?

J'avais appris grâce à l'une des deux personnes dont je vous parlais qu'elle avait été blessée par la manière dont Gaby Morlay l'avait incarnée en 1955 dans *Les Chiffonniers d'Emmaüs* de Robert Darène : en personnage extrêmement autoritaire dans laquelle elle ne se reconnaissait pas. J'en ai tenu compte dans ma composition et j'ai essayé de rendre grâce à celle qu'elle était vraiment. Chose que j'ai cependant mis du temps à découvrir. Car dans les surnoms qu'on a pu lui donner, « la tour de contrôle », « Lulu la terreur », je ne retrouvais pas la douceur infinie de son regard sur les photos que j'avais d'elle. Il y avait un gouffre entre celle qu'on pouvait ainsi parfois me décrire et celle que je voyais. Et j'ai fini par comprendre que ce qui l'habitait avant tout, c'était son extrême bonté, sa très grande douceur, son sens absolu du dévouement à ceux qui souffrent. Ce qui ne l'empêchait cependant pas de faire preuve d'autorité car il fallait tenir cette Communauté où vivaient une majorité d'hommes et aussi tenir... l'abbé ! (Rires) J'ai en tout cas choisi d'en faire quelqu'un de doux avec une certaine poigne quand cela s'avérait nécessaire.

Est-ce une difficulté particulière de camper un personnage sur 40 ans ?

J'ai pu m'appuyer sur la qualité du travail de prothèses et de maquillage. D'autant plus que les différents essais nécessaires permettent de rentrer peu à peu dans la peau du personnage, de travailler sur la posture, la voix. Mais je ne vais pas mentir, voir son visage vieilli reste quelque chose de vertigineux. J'ai dû me regarder une seule fois dans une glace et encore de façon extrêmement fugitive. J'ai aussi travaillé avec une orthophoniste. Mais ce sont vraiment les costumes et le maquillage qui tiennent un rôle essentiel dans ce travail. Et ses cheveux aussi, qui étaient une vraie caractéristique de ce personnage.

Avez-vous beaucoup répété avec Frédéric Tellier et Benjamin Lavernhe en amont du tournage ?

Frédéric ne passe pas par des répétitions mais des lectures. J'en ai donc fait seule avec lui ou en trio avec Benjamin. C'était utile pour comprendre ce qu'attendait Frédéric, voir comment sonnait le texte entre nous, et lui poser toutes les questions pour n'avoir plus à le déranger avec ça sur le tournage. C'est une étape qui rassure tout le monde, et ces moments sont les premiers frémissements du film à venir.

Qu'est-ce qui vous a frappé dans les scènes que vous partagez avec Benjamin Lavernhe ?

D'abord, on était très complices. Cette amitié a forcément aidé à créer celle que nos personnages devaient tisser à l'écran. Et puis par-delà le maquillage qui crée la ressemblance, il y avait une chose sans artifice : le regard de Benjamin, dans lequel je pouvais voir une vraie bonté, profonde et non feinte, et une humanité réelle, qui font totalement partie de sa nature et de son éducation, et qui étaient, à mon sens, essentielles pour incarner un homme pareil. J'étais à la fois fascinée par la virtuosité de Benjamin à composer ce rôle, mais quand je me plongeais dans son regard je ne voyais plus que l'abbé Pierre.

Et est-ce que le Frédéric Tellier de *Goliath* a changé sur le plateau de ce tournage où la pression est forcément encore plus importante ?

Je n'ai vu aucune différence ! Frédéric me fascine par son flegme. Intérieurement, il doit forcément bouillir mais ne le montre absolument jamais. Je le regarde donc comme un OVNI car je suis de ce point de vue-là aux antipodes de lui. J'ai une admiration sans bornes pour son calme, sa délicatesse, l'absence totale de tension sur ses plateaux et...son amour immodéré pour ses acteurs. Il ne laisse rien passer mais la manière dont il vous regarde, vous parle, vous complimente, constitue un moteur incroyable

Avec le recul, qu'est-ce qui vous a le plus frappé dans toute cette aventure ? Quelles images en garderez-vous ?

D'abord, l'éloquence de l'abbé Pierre à travers la puissance de l'interprétation de Benjamin. Réentendre ces discours dont la plupart ont bercé mon enfance, les voir à ce point incarnés était réellement impressionnant. Ça rappelle aussi cruellement qu'il n'y a plus personne comme l'abbé Pierre aujourd'hui, que personne n'a pris sa place alors qu'on en aurait plus que jamais besoin. Mais je n'oublierai pas non plus toutes les scènes de la création de la première Communauté Emmaüs au milieu des compagnons et des familles hébergées, dans la boue, le froid. Le réalisme des situations a été pour moi comme actrice et comme être humain quelque chose de vraiment puissant à vivre et assez vertigineux.

Entretien avec
LAURENT DESMARD

Ancien secrétaire particulier de l'abbé Pierre & Président
d'honneur de la Fondation Abbé Pierre

Pouvez- vous nous raconter votre première rencontre avec l'abbé Pierre ?

J'avais 24 ans. J'étais un soixante-huitard qui cherchais à vivre en communauté, comme c'était la mode à cette époque- là. J'ai alors tenté une expérience en Ardèche qui ne m'a pas plu mais c'est dans la petite bibliothèque de cette communauté que je suis tombé sur le livre des chiffonniers d'Emmaüs. En le re-fermant, j'ai su que c'était exactement ça que je voulais faire de ma vie. Je suis donc directement allé voir l'abbé Pierre qui m'a envoyé dans une communauté à Brest. C'est de cette manière que je l'ai rencontré.

Et bien plus tard, et ce pendant 8 années, vous allez devenir son secrétaire particulier. Comment vous l'a-t-il proposé ?

En fait, ce n'est pas lui qui me l'a proposé mais moi qui le lui ai suggéré ! On se voyait en effet régulièrement car je travaillais à la construction d'Emmaüs France puis à l'organisation d'Emmaüs International. Puis, après l'affaire Garaudy (le soutien en 1996 de l'abbé Pierre à son ami Roger Garaudy, ex-député communiste, à l'occasion de la sortie de son livre *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne*, qui lui vaudra une condamnation pour propos révisionnistes), je me suis rendu compte qu'il avait vraiment vieilli et donc vraiment besoin d'un coup de main. C'est là que je lui ai proposé de me mettre à son service, de devenir son secrétaire particulier. Au départ, il m'a assuré qu'il n'y aurait rien à faire ! (rires) Et évidemment, ce fut l'inverse : on a beaucoup travaillé ensemble jusqu'à sa mort.

Quel souvenir gardez-vous de vos premiers échanges avec Frédéric Tellier ?

Ce qui m'a tout de suite séduit chez Frédéric, c'est de voir combien il était intéressé par l'abbé Pierre et son envie de travailler autour de lui. J'ai immédiatement perçu qu'il était en recherche de quelque chose. Et d'emblée, j'ai trouvé nos échanges passionnants. Frédéric avait besoin de connaître dans les moindres détails la vie de l'abbé et ma proximité avec ce dernier était forcément un atout pour lui. On s'est énormément vus pendant au moins

quatre mois, avant qu'il ne se lance concrètement dans l'écriture du scénario

Il vous fait lire ensuite les différentes versions de ce scénario ?

Oui. Et pour moi, il se lançait dans un projet vraiment extrêmement complexe. Comment faire tenir la vie ou plutôt les vies si nombreuses et remplies de l'abbé Pierre, comment raconter 94 ans d'existence en seulement deux heures ? Mais j'avais totalement confiance en l'homme de l'art qu'est Frédéric pour y parvenir. Il savait spontanément d'évidence mieux que moi ce qui pourrait intéresser le public, alors que moi j'aurais eu tendance à raconter des tas d'anecdotes qui sans doute auraient fini par ennuyer tout le monde ! (rires) Je lui ai donc donné tout un matériau brut pour qu'il s'en inspire et c'était passionnant de lire, au fil des versions du scénario, la manière dont il a fait de tout cela un film.

Il vous demandait votre avis à chaque fois ?

Je ne me serais jamais permis de juger son travail. Je n'en ai absolument pas les compétences. Mais oui, il me questionnait régulièrement car il voulait savoir si tout ce qu'il écrivait était bien exact. Il avait cette obsession de la vérité, de ne pas trahir.

***L'Abbé Pierre, une vie de combats* permet de mettre en lumière Lucie Coutaz, une femme quasi inconnue du grand public et qui fut pourtant un soutien indéfectible et essentiel de l'abbé Pierre de leur rencontre en 1943 à sa mort en 1982...**

Dès mes premières conversations avec Frédéric, je lui ai parlé de Lucie que, bien évidemment comme à peu près tout le monde, il ne connaissait pas. Lucie n'est pas présente par exemple dans le film réalisé par Denis Amar en 1989 *Hiver 54, l'abbé Pierre*. Il était donc plus que temps que cet oubli soit réparé et j'ai beaucoup insisté sur ce point auprès de Frédéric. Et je trouve Emmanuelle Bercot particulièrement impressionnante dans le rôle. Elle possède cette personnalité extraordinaire qui correspond à ce qu'était Lucie. C'est un choix particulièrement judicieux

Vous avez rencontré les comédiens avant le tournage ? Vous avez travaillé ensemble ?

Oui, j'ai eu la chance de rencontrer une bonne partie des comédiens. J'ai un peu travaillé avec Benjamin mais beaucoup plus avec Emmanuelle. Benjamin avait en effet moins besoin de moi : il pouvait s'appuyer sur la masse de documents filmés existant de l'abbé. Alors qu'Emmanuelle ne connaissait pas Lucie et comme il existe très peu de choses sur elle, il lui était difficile d'approcher le personnage. On s'est donc beaucoup vu pour parler d'elle. Ce furent pour moi des échanges très forts.

Vous avez assisté au tournage ?

Oui, je me suis rendu une ou deux fois sur le plateau. Mais en restant toujours très en retrait, à ma place, pour laisser tout le monde travailler sans déranger personne.

Mais qu'avez-vous ressenti en y voyant Benjamin Lavernhe incarner l'abbé Pierre ?

Ça m'a vraiment fait quelque chose. Ça m'a retourné. Comme j'ai été retourné quand j'ai vu le film terminé. Son interprétation est inouïe. Je ne compte pas le nombre de scènes où j'avais l'impression de voir l'abbé Pierre devant moi sur le plateau ou à l'écran et non un comédien qui l'interprète. Je veux souligner aussi le grand talent des maquilleurs. Il y avait 5 heures de travail dans les moments où Benjamin joue l'abbé Pierre au seuil de sa vie et tout cela paraît pourtant incroyablement naturel. Quel tour de force !

Et ce sans verser dans l'hagiographie, en montrant aussi ses aspects plus sombres...

Là encore, j'ai beaucoup insisté sur ce point dès nos premiers échanges. L'abbé était quelqu'un qui, tout au long de son existence, a dû faire face à beaucoup de difficultés tant physiques que psychologiques. Car dans son désir de défendre à tout prix la veuve et l'orphelin, il se heurtait à des grosses difficultés qui le mettaient par terre. Il pouvait passer des journées entières à pleurer et à rester complètement meurtri dans sa chambre avant de finir

par se relever. Tout cela constituait une sorte de cycle permanent que bien évidemment le grand public ne connaît pas du tout. Et je trouvais intéressant voire indispensable de le raconter. Frédéric a voulu montrer cet homme dans toute sa réalité. Un héros ordinaire.

Il y a dans ce film un personnage qui, lui, est totalement inspiré par vous : Ahmed que campe Malik Amraoui. Quel effet cela fait de voir son double à l'écran ?

J'ai tout de suite trouvé intéressant qu'on me présente sous la forme d'Ahmed. J'y ai vu une forme de succession. Et ça m'a beaucoup amusé de le voir à l'écran puis de rencontrer Malik avant le tournage puis de le retrouver après l'incroyable projection cannoise pour poursuivre nos échanges. M'inviter à cette projection et à la vivre au milieu de tous les comédiens restera pour moi un cadeau inestimable.

Enfin, pourquoi l'existence de ce biopic vous paraît aujourd'hui si importante ?

Je pourrais vous répondre que c'est parce qu'il répond aux missions de la Fondation qui ont notamment pour but de promouvoir la mémoire de l'abbé Pierre, de faire en sorte qu'on n'oublie pas cet homme-là ni tout ce qu'il a apporté aux autres. Mais au-delà même de la Fondation, j'espère que ce film pourra éveiller les consciences et remettre les combats de l'abbé au cœur de la société française.

Liste ARTISTIQUE

L'abbé PIERRE	Benjamin LAVERNHE de la Comédie-Française
LUCIE COUTAZ	Emmanuelle BERCOT
GEORGES LEGAY	Michel VUILLERMOZ
FRANÇOIS	Antoine LAURENT
PERE SUPÉRIEUR	Alain SACHS
JEUNE FERMIERE	Leïla MUSE
AHMED	Malik AMRAOUI
MARLENE PORTE	Chloé STEFANI

LES COMPAGNONS

PHILIBERT	Djibril PAVADE
AUGUSTE	Didier NOBLETZ
PAUL 1	Xavier MATHIEU
PAUL 2	Maxime BAILLEUL
JULES	Frédéric WEIS
ALDO	Massimiliano DELSITO
JANINE PORTE	Suzanne-Marie GABRIEL
GÉGÉ PORTE	Yann COTTY
SYLVIANE	Amélie BENADY

Liste TECHNIQUE

Réalisation	Frédéric TELLIER
Scénario	Frédéric TELLIER et Olivier GORCE
Production	WY PRODUCTIONS Wassim BEJI
	SND Thierry DESMICHELLE Rémi JIMENEZ Pierre-Louis ARNAL Eric GEAY
Directeur de la photographie	Renaud CHASSAING AFC
Musique	Bryce DESSNER
Maquillage effets spéciaux	Frédéric LAINÉ Mélanie GERBEAUX
Montage	Valérie DESEINE Frédéric BARBE
Premier assistant réalisateur	Christian ALZIEU
Casting	Aurélie GUICHARD Marie-France MICHEL Laurent NOGUEIZA
Scripte	Charles JODOIN-KEATON Juliette BAUMARD
Décors	Nicolas DE BOISCUILLÉ
Costumes	Charlotte BETAILLOLE
Maquillage	Flore MASSON
Coiffure	Milou SANNER
Son	Antoine DEFLANDRE Hervé GUYADER AFSI Nicolas LEFEBVRE
Régisseurs généraux	Alexandre HOULLIER Dimitri SOBODKO